

cadre idéal, et il se vit même couronné devant la postérité du prestige d'une de ces grandes liaisons en même temps profanes et intellectuelles que l'histoire ne dédaigne pas de consacrer. Dès ce moment, le jeune matérialiste foula d'un pied souverain cette terre qui semblait lui appartenir, et il put se répéter, avec plus de certitude que jamais, son axiome favori : " Il y a un Dieu !... c'est l'homme qui sait et qui veut ! "

Il ne savait pas tout cependant, et il devait s'en convaincre formellement dans cette soirée même où nous le retrouvons à Luciennes entre madame de Val-Chesnay et son mari. Sous le prétexte ordinaire d'études et d'expériences scientifiques, il avait passé la journée chez Clotilde, qui s'était organisé un petit laboratoire dans sa villa. Elle lui avait communiqué à son arrivée une lettre qu'elle venait de recevoir de sa pieuse tante, et dans laquelle madame de Beaumesnil lui révélait la présence du compte de Chalys à Férias, en joignant à cette nouvelle quelques détails venimeux sur la personne de Raoul, sur son genre de vie et sur ses relations avec Sibylle. Madame de Val-Chesnay s'était extrêmement divertie à la pensée du comte de Chalys transformé en ermite et en enfant de chœur. Gandrax s'était contenté de lever les épaules et d'éviter ce sujet d'entretien. Clotilde avait parut distraite le reste du jour, et pendant le dîner, en particulier, elle avait décoché à Gandrax quelques traits de mauvaise humeur, qui, sans inquiéter le jeune savant, avaient légèrement blessé son orgueil. Ce n'était pas d'ailleurs la première fois que la nature orangée de Clotilde soulevait quelques nuages dans leur ciel. Gandrax avait coutume d'opposer victorieusement à ces caprices passagers la froideur sarcastique et hautaine que son langage et sa physionomie exprimaient avec prédilection. Il était toujours sorti de ces épreuves, avec une confiance plus forte dans cette suprématie irrésistible et magnétique qu'il aimait à se reconnaître. Il ménageait ce soir-là à son élève une de ces répressions ironiques ; il attendait donc avec impatience que M. de Val-Chesnay voulût bien, suivant son usage, aller fumer dans son parc ou bien dans ses écuries, et le laissât en tête-à-tête avec Clotilde dans le salon d'été, où ils avaient passé en quittant la table.

Mais Clotilde, de son côté, lui ménageait une surprise. Elle venait de s'étendre sur une causeuse dans une attitude de nonchalance épuisée. Au moment où le débonnaire baron s'esquissait discrètement, elle l'appela tout à coup d'une voix caressante :

— Roland, fumez donc ici, mon ami, je vous en prie... Nous sommes seuls... et je vous ai vu si peu aujourd'hui !

M. de Val-Chesnay, peu habitué à ces élans de tendresse, s'arrêta tout interdit. Il murmura quelques mots de gratitude, alluma un cigare, et s'établit dans un coin retiré du salon, pendant que Gandrax s'asseyait avec un peu de brusquerie à deux pas de la causeuse et lançait à Clotilde un coup d'œil sévère. La jeune femme n'y prit point garde : elle contempla vaguement, pendant quelques minutes, à travers la porte entrouverte, les rayons de lune qui se jouaient dans les ombrages du parc et dans les brumes de l'automne ; puis, s'adressant de nouveau à son mari du même accent affectueux et pénétré :

— Mon ami, reprit-elle, où êtes-vous donc ? Pourquoi si loin ?... J'aime l'odeur de vos cigares... Venez donc ici !

Elle lui montra du bout de son éventail une espèce de gros tabouret qu'elle approcha elle-même de la causeuse.

Roland s'était empressé de se rendre à cet appel. Elle laissa pendre sa blanche main sur la tête du jeune homme, puis, le forçant de se renverser sur le bord de la causeuse, et se penchant alors gracieusement au-dessus de son front, elle le regarda dans les yeux.

— Vous êtes joli ! dit-elle à demi-voix.

Et elle reprit sa pose rêveuse, sans cesser de promener sa main sur la tête blonde de Roland.

Après un silence, elle se tourna subitement vers Gandrax :

— Quelle belle soirée, n'est-ce pas ? lui dit-elle.

— Très belle ! dit Gandrax.

— J'adore ces premiers soirs d'automne !... Vos cheveux sont comme de la soie, Roland... Avez-vous remarqué, Gandrax, les cheveux de mon mari ? Des cheveux d'enfant, ... et d'honnête homme !

— Tout à fait, murmura Gandrax.

Il y eut un nouveau silence. Elle se mit à rire.

— Voyons, Roland, reprit-elle, j'abuse de votre bonté... Allez voir un instant vos chevaux, je vous le permets, — d'autant plus qu'à la longue cette fumée de cigare... Oh ! elle ne me fait pas mal, non !... mais elle me grise... elle m'enivre !... Allez, mon ami... je vous donne vingt minutes... mais pas une de plus, vous entendez :

Le jeune baron, hébété de son bonheur, appuya ses lèvres sur la main de sa femme, et sortit en triomphe.

Gandrax le laissa s'éloigner ; puis il se leva, et affectant vainement le calme, car sa voix tremblait de colère :

— Clotilde, dit-il, vous allez bien vouloir m'expliquer cette scène, n'est-ce pas ?

— Quelle scène, mon ami ? dit Clotilde d'une voix douce et traînante.

— La scène d'atroce coquetterie que vous venez de jouer là !

— Comment !... il faut vous l'expliquer ?... vraiment ? Vous ne la comprenez pas tout seul ?

Elle sourit.

— Oh ! ne plissez pas votre sourcil olympien... vous perdez vos peines, allez ! Eh bien, cette scène, je vais vous l'expliquer d'un mot, ... mais enfin mieux vaut tard que jamais !

Elle se dressa alors sur la causeuse, le regarda en face, et, accentuant tout à coup sa parole avec une sombre énergie :

— Vous m'ennuyez !... Comprenez-vous ?

Gandrax demeura d'abord immobile, puis brusquement, comme s'il eût reçu dans la tête une balle de pistolet, il tourna sur ses talons en chancelant ; il se remit toutefois par un effort de volonté suprême, fit quelques pas dans le salon, et, revenant vers Clotilde, qui, toujours à demi couchée, mais le buste rigide et la tête haute, l'avait suivi d'un œil impitoyable :

— Une insulte, dit-il froidement, n'est pas une explication. Que s'est-il passé ? que se passe-t-il ? Pourquoi ne m'aimez-vous plus ?

— Pourquoi ? reprit-elle du même ton âpre et violent : parce que je ne vous ai jamais aimé ! parce que jamais une femme ne vous aimera, ... à moins que vous n'alliez la chercher dans la fange d'un harem ! parce qu'avec toute votre science vous n'avez ni cœur, ni âme, ni esprit... ni rien de ce qui peut relever à ses propres yeux une femme qui tombe, lui voiler sa faute, lui ennoblir sa faiblesse, lui charmer sa honte, ... rien de ce qui peut lui faire quelquefois de son amour un rêve généreux, un enthousiasme, une poésie, ... une religion !... Non Dieu merci, je ne vous ai jamais aimé ! Je n'ai aimé en vous que l'ombre de votre ami, ... de votre ami que j'adorais, que j'adore toujours !... Et ce que je vous dis là, je l'ai dans le cœur depuis la première heure, sachez-le. Je me résignais cependant, j'essayais de me tromper, de me persuader que je vous aimais, car une femme qui en est à sa première faute s'y attache avec désespoir, si indigne qu'elle ait reconnu son complice !... Et vous, vous avez cru que vous me domptiez, que vous me fascinez, que vous étiez mon maître et seigneur !... Pauvre homme !... vous voyez si j'ai peur ! — Tenez, n'en parlons plus... Je pense que vous comprenez maintenant ?... Au surplus, que vous compreniez ou non, cela m'est égal ! L'important est d'en finir, ... finissons-en donc... Allez-vous-en !... et tâchez que je ne vous revois jamais, car vous me faites horreur, — simplement.